

Pascal Bacqué, Doubles. Treize poèmes de la Torah

compte rendu par Gilles Hanus

La tâche du traducteur, écrivit un jour Walter Benjamin, alors âgé de vingt-quatre ans, est de rendre patente, autant que faire se peut, la « parenté des langues ». La formule, mystérieuse, est séduisante. Le livre de Pascal Bacqué, qui propose la traduction dans notre langue de treize passages poétiques de la Torah¹, fait écho à cette exigence. La tâche n'est cependant pas moins difficile d'être fixée ; peut-être l'est-elle même davantage : on en saisit immédiatement le caractère audacieux et ambitieux. Le fait de traduire en français l'hébreu du texte biblique constitue une véritable gageure tant ces deux langues diffèrent, non d'une différence contingente et toute formelle mais d'une réelle divergence. Le français dont on vanta longtemps la clarté (avant que cette qualité qu'on lui croyait intrinsèque se dissolve dans l'usage – tant oral que littéraire) est une langue éclosée, dont toutes les facettes et possibilités peuvent se déployer dans la phrase (pour cette raison, le style y fut roi). Le dire s'y déploie au point qu'il s'épuise presque. Certes la belle langue sait ménager ici ou là des réserves, mais au fond, tout est dit dans une phrase bien tournée. Boileau l'exprima à merveille. L'hébreu biblique est, pour sa part, une langue en bouton, pour reprendre l'expression de l'auteur, dans laquelle le sens est concentré et doit être débusqué, dans laquelle il attend de prendre son essor ou son envol ; c'est une langue qu'on pourrait dire inchoative, toujours en puissance de soi, raison pour laquelle l'hébreu est indissociable de l'Étude et le Texte de son commentaire oral. L'étrangeté des deux langues l'une à l'autre se renforce du fait que la française n'aura accueilli la Torah qu'à travers sa version latine. Entre le Texte et notre langue, le rapport fut donc d'emblée oblique et dérivé :

La langue française a depuis son origine une relation avec la Bible – en particulier avec la Vulgate, la traduction latine de Jérôme. Mais justement : avoir misé sur une relation avec la

¹ Quatorze en fait, bien que le sous-titre du livre en annonce treize, pour des raisons que l'auteur explicite dans son « Avertissement » (p. 13).

Bible latine fut, pour la langue française, tout ignorer de la Torah. S'étant épargné l'épreuve de l'hébreu, la langue française fut condamnée à regarder ce texte comme à travers une vitre, sans pouvoir y mettre les mains, sans pouvoir s'y trouver. Car la Torah, aucun doute là-dessus, est une habitation pour la pensée, et qui n'y entre pas depuis l'hébreu n'a fait que semblant d'entrer².

On sait que l'allemand moderne doit en grande partie sa naissance à la traduction de la Bible par Luther, à partir du grec et de l'hébreu. Plusieurs penseurs juifs germanophones se sont attelés à la tâche de retraduire la Torah pour frayer un accès renouvelé au texte, à leurs yeux emprisonné dans cette traduction : Mendelssohn par exemple ou, plus près de nous, Rosenzweig et Buber. Ils se posèrent notamment la question de savoir comment traduire de la façon la plus appropriée le mot de Torah lui-même, que le christianisme avait tendance à réduire à la loi. Rosenzweig souligna, dans son *Étoile de la rédemption*, que celle-ci doit toujours s'entendre aussi comme enseignement (*Lehre*) et que sa traduction par « loi » constitue déjà un choix quant à l'essence de ce texte. Pascal Bacqué cherche quant à lui dans notre langue un mot capable de saisir et de refléter les échos de ce mot hébreu. Or la racine YaRaH, dont Torah est issu, signifie « jeter vers », que restitue dès lors le mot de projet, tiré du latin *pro-jectum* (jeter en avant).

En France, le XIX^e siècle fut également un siècle de traducteurs. Des rabbins proposèrent de nouvelles traductions permettant, à les en croire, d'entendre mieux l'hébreu sous le français, mais ils se voulaient savants plus que poètes et leurs traductions, si utiles soient-elles pour qui étudie le Texte, restent des outils de travail, qui ne révèlent pas ce que l'hébreu pourrait faire dire à langue française. On s'y réfère encore aujourd'hui pour obtenir des précisions sur tel ou tel terme, sur les multiples occurrences d'un mot, pas pour avoir accès au Texte.

Il ne s'agit cependant pas pour notre auteur de traduire la Torah dans sa totalité. S'il est un Juif de l'étude, familier du texte – c'est-à-dire parfaitement étranger à lui, d'une étrangeté qui ne vit cependant que de résider en lui – Pascal Bacqué est aussi poète, et poète de langue française, auteur de plusieurs odes d'une très grande puissance poétique comme de sonnets remarquables, en décasyllabes le plus souvent³.

Les poésies, biblique et française, consonent et diffèrent. Leur élément commun reste le rythme qui ne s'y donne cependant pas de la même façon : dans les

² *Ibid.*

³ Voir notamment *Imperium*, Lausanne, L'âge d'homme, 2007 ; *Ode à la fin du monde*, Lausanne, L'âge d'homme, 2014 et *Chemin harangué*, Montreuil, Eliott (collection *L'Éclectique*), 2024.

versets, la rime d'idées se substitue au vers. Et, bien que la Torah fourmille d'allitérations, de consonances, et de répétitions apparentes, sa poésie se distingue nettement des formes classiques ou modernes que nous connaissons. Plusieurs versets de la Torah semblent en effet dire deux fois la même chose, moyennant de menues variations (c'est particulièrement le cas dans les Psaumes, dont la nature poétique s'impose évidemment à tout lecteur, mais auxquels ne s'arrête pas ici Pascal Bacqué qui ne se penche que sur les cinq livres de Moïse). Telle est la marque qui permet de qualifier certains passages du Texte de « poèmes ».

Quatorze poèmes donc, qu'il faut traduire, c'est-à-dire, pour parler encore avec Benjamin, dont il faut éprouver la *traduisibilité*⁴. Passer d'une langue à l'autre implique dès lors, étant donné les difficultés dont on vient de faire mention, d'imaginer un cheminement (ce qu'est en vérité toute tra-duction) qui rende possible le passage et permette de refléter quelque chose de ce qui se donne dans l'original, tant la voie droite semble impossible. On ne redresse pas un bâton tordu d'un seul coup, il y faut de la souplesse et de la patience, quand bien même le livre, audacieux je l'ai dit, contient aussi un certain nombre de coups de force.

⁴ Je traduis ainsi l'*Übersetzbarkeit* de Benjamin, qui signifie simultanément la puissance et l'exigence d'être traduit, exigence tout à fait indépendante de toute traduction effective. Voir « La tâche du traducteur », dans Walter Benjamin, *Œuvres*, trad. Olivier Mannoni, Cédric Cohen-Skalli et Frédéric Joly, Paris, Payot (coll. Petite Bibliothèque Payot), 2022.

La traduction revêt dès lors la dimension d'un geste indéniablement poétique qui se déploie en plusieurs moments. Le premier, que l'auteur qualifie de *transcription*, consiste à traduire aussi littéralement que possible les versets qui apparaissent d'abord dans leur original hébreu. Le face à face des lettres carrées et de leur transcription matérialise la divergence dont nous parlions plus haut. Le deuxième moment, celui de la *transition*, revient sur le texte pour exposer le travail d'appropriation, c'est-à-dire de compréhension, de l'auteur. Ainsi s'opère le passage de la simple transcription à la *traduction* proprement dite. Car si l'hébreu est cette langue en bourgeon, il convient de tenir compte dans la lecture qu'on tâche d'en faire, des siècles de commentaires, c'est-à-dire d'efforts toujours singuliers pour en saisir le sens et faire apparaître la fleur à partir du bouton. Nulle soumission à une histoire au sens courant du terme pourtant, car la diachronie des commentaires mue justement, au cœur du mouvement de l'étude juive, en pure contemporanéité. Ainsi, la transition charrie-t-elle dans son sillage de multiples courants et alluvions pour donner au texte encore assoupi toute son énergie actuelle. Le temps peut alors venir de la *traduction* à proprement parler. Informée par la transition, elle peut accomplir un pas de plus que la simple transcription restée trop proche encore de l'usage courant de la langue française. Ainsi le texte hébraïque apparaît-il dans le français d'avoir franchi ces trois étapes : de l'original à sa transcription, puis à sa véritable traduction rendue possible de façon plus complète et plus éminente par la transition de l'Étude.

Le dispositif ainsi mis en place permet une immense liberté dans la fidélité au texte (car toute traduction fait vibrer ces deux cordes, *a priori* dissonantes, pour produire une forme d'accord). Pascal Bacqué fait le choix de traduire, à partir du cinquième poème, jusqu'aux noms propres, porteurs en hébreu d'une signification⁵ que leur calque français échoue à restituer. À l'instar des toponymes bibliques, les noms propres sont toujours porteurs d'un sens, contenu en eux pour qui connaît l'hébreu ou associé à eux par allusion pour qui connaît le Texte – ainsi un toponyme peut-il être mentionné pour rappeler les événements qui s'y déroulèrent et auxquels le lieu qu'il désigne doit parfois son nom.

Ainsi la *transcription* du cinquième poème se dédouble-t-elle exceptionnellement. Dans la première version, les noms propres ne sont pas traduits :

Réunissez-vous, écoutez, fils de Jacob, écoutez Israël votre père !

⁵ Signification que l'hébreu fait entendre dans les noms eux-mêmes, mais que le texte explicite souvent, ajoutant à la langue, la sollicitant. Voir par exemple la nomination de Caïn par Ève en Genèse 4, 1. Voir, à ce sujet, *Doubles*, p. 19.

Ruben, tu es mon aîné, ma puissance et le commencement de ma vigueur ; surcroît d'élévation, surcroît de force.

Ô impétuosité, comme d'une eau ! Qu'il ne demeure, ce surcroît ! Car tu es monté sur mon lit, et alors tu as profané ma haute couche ! (p. 95)

Puis, le sens des noms est révélé : Jacob (en hébreu Yaakov) signifie littéralement « celui qui talonnera », soit l'« Avide ». Israël, « celui qui fut prince avec hommes et Dieu », soit le « Prince ». Ruben (Réuven en hébreu) « celui par qui Dieu vit la misère de sa mère », soit « Compassion ». La liste des noms se poursuit, rappelant à la mémoire quelque texte médiéval ou renaissant où tous les noms résonnent – dans une sorte de jubilation de la correspondance – et disent quelque chose de ceux qui les portent.

La seconde *transcription* se lit donc ainsi :

Réunissez-vous, écoutez, fils de l'Avide, écoutez le Prince votre père !

Compassion, tu es mon aîné, ma puissance et le commencement de ma vigueur ; surcroît d'élévation, surcroît de force, etc. (p. 100)

La *transition* nous apprend ceci : « Guirlande des noms d'Israël, qui reviendra au terme de la parole mosaïque, puisqu'à son tour, l'énonciateur de la Torah la répétera, tout autrement, mais sous l'annonce d'une bénédiction, tandis qu'ici Jacob annonce un récit de la fin des temps. » (p. 103)

Vient alors la traduction, qui tient compte des deux versions de ladite guirlande :

Rassemblez-vous

écoutez, fils de l'Avide,

entendez le Prince, votre père !

Dieu-voir, mon aîné, tu l'es bien !

Tu es ma force, ma prime vigueur

Accroissance de hauteur, accroissance de puissance !

Mais oh ! Impétueux ! Torrentiel ! D'elles, sois soustrait !

Quand tu montas sur le lit de ton père,

Et quand tu maculas ma haute couche ! (p. 107)

Voilà ce que le traducteur-poète-étudiant de la Torah peut faire. Reste que la poésie ne s'arrête pas là mais se prolonge dans ce que produit au cœur de la langue française cette effraction de l'hébreu. C'est le quatrième et ultime moment du

dispositif : l'*extrapolation* qui prend la forme d'une prosopopée où le lecteur entend la parole de la langue française, elle-même transformée le temps d'un instant en un personnage. Ainsi dit-elle par exemple, après avoir été confrontée aux noms traduits : « Et les noms étrangers firent trembler mes fibres ! » (p. 113), et son dire prend la forme d'un vers. C'est maintenant le poème de la langue qui éclot, signe que tout, peut-être, n'avait pas été dit.

Voilà notre langue confrontée à la pure étrangeté et s'étonnant. D'abord bouleversée par cette rencontre tardive, elle survit dans son poème, et sa survie est en réalité une *survie*, une vie plus altière. Quoi qu'il en soit donc de l'ignorance de la Torah par la langue française, quoi qu'il en soit de sa fermeture sur soi de langue parfaite, pour cette raison si éloignée de l'hébreu, notre langue trouve en elle (mais cet « en elle » ne désigne pas, on l'aura compris un simple retour à soi) la capacité de renaître.

Telle est la puissance du livre de Pascal Bacqué : manifester vraiment, de manière poétique, la parenté des langues qui ne saurait être atteinte au moyen d'aucun nivellement, mais seulement par la puissance d'un souffle qui les rehausse et permet d'entrevoir tout soudain ce qui disparut à Babel et est appelé, à en croire le prophète Sophonie⁶, à réapparaître. De ce livre surprenant et superbe, Pierre Michon dit dans la préface qui le précède, qu'il le considère comme « l'unique bon roman de la rentrée ». C'est dire que, par-delà, la langue qu'il renouvelle, ce livre transcende aussi les genres.

Gilles Hanus

⁶

Sophonie 3, 9.